

## Les experts « C'est l'homophobie qui ne va pas de soi »

Le nombre de plaintes pour discrimination homophobe a donc doublé en douze mois (lire ci-contre). C'est à considérer. Mais que traduit au juste ce fait ? Une augmentation réelle de la violence verbale et/ou physique vis-à-vis des gays et des lesbiennes ? Ou simplement une riposte plus systématique des victimes ? Comme pour d'autres problèmes légaux, l'analyse quantitative est difficile. À quel moment dépose-t-on plainte ? À quel moment la presse s'empare-t-elle d'un incident ?...

« Ce qui en tout cas me paraît certain, explique le sociologue Éric Fassin, professeur à l'université Paris VIII (1), c'est que nous avons collectivement vécu avec l'idée que l'homophobie, c'est seulement "les autres". "Les autres" du passé, "les autres"



Sébastien Chauvin, sociologue, professeur assistant à l'université d'Amsterdam. © D.R.

lointains (les pays musulmans, la Russie...), ou "les autres" de classe différente (en France, par exemple, dans les banlieues), etc. Et on s'aperçoit que ce n'est pas le cas. C'est ce qu'on a vu avec le débat sur le mariage pour tous. On a découvert l'homophobie en France, chez les catholiques, dans les beaux quartiers. Ce qu'on mesure, c'est que ce n'est pas quelque chose qui a disparu ou qui serait résiduel : c'est quelque chose qui continue à jouer un rôle important, même si cela prend des formes et des sens différents. Exactement comme les violences envers les femmes. Ce sont des rapports de domination qui n'appartiennent pas au passé, qui n'appartiennent pas à "ailleurs" et qui n'appartiennent pas qu'aux autres. »

Pour Éric Fassin, c'est la raison pour laquelle on en parle beaucoup : cela vient démentir une croyance partagée à une sorte de progrès qui nous aurait libérés de tout cela. Si l'homophobie n'a pas disparu, pour autant elle ne va pas de soi. L'homophobie a perdu de son évidence. « Il y a quelques années, j'ai écrit un ouvrage qui s'appelait *L'inversion de la question homosexuelle*, dont le point de départ est qu'avant, c'était l'homosexualité qui posait problème, poursuit notre interlocuteur. Aujourd'hui, la question n'est plus : "Comment peut-on être homosexuel ?", mais "Comment peut-on être homophobe ?"... Cela ne veut pas dire que l'homophobie a disparu, cela veut simplement dire que le problème n'est plus le même. La "pathologisation" de l'homosexualité peut se renverser aujourd'hui :

c'est l'homophobe et non plus l'homosexuel qui est, et donc qui a, un problème. »

Mais ce renversement fait que nous avons tendance à considérer que ce sont les autres qui « font problème », sous toutes les formes développées plus haut par Éric Fassin... Alors qu'en réalité, ce sentiment traverse bel et bien toutes les classes sociales et les populations.

« L'homophobie ne va pas de soi, confirme le sociologue Sébastien Chauvin, professeur assistant à l'université d'Amsterdam (2). Par rapport aux agressions homophobes d'il y a 30-40 ans, les gens qui étaient agressés, c'étaient des gens qui étaient dans le placard. Il y avait une injonction à la discrétion. Dénoncer une agression, c'était porter plainte et en même temps faire son coming out dans une société homophobe. Aujourd'hui, non seulement il y a plus d'égalité juridique mais, à cause de cela, l'homophobie est plus facilement dénoncée. »

Ceci acté, peut-on opérer une corrélation entre les propos homophobes et quelque racisme endémique à l'endroit des homos ? « Le problème pour ces agressions, comme pour les agressions racistes du reste, c'est que, en tant que sociologue, si vous étudiez le contexte, vous allez toujours mettre en lumière une querelle de voisinage, une opposition de classes ou de manières d'être dans un quartier, ou des conflits entre groupes sociaux : entre jeunes précaires et couples installés, entre locataires et propriétaires... ou entre policiers et gauchistes, répond Sébastien Chauvin. Il y a donc toujours une ten-

tion, même pour le sociologue, de dire : "Ce n'est pas vraiment homophobe, c'est un truc plus compliqué." C'est effectivement toujours plus compliqué. Mais là où on voit que l'homophobie est présente, c'est que c'est précisément dans ces contextes-là, dans ces moments-là, que peuvent être activées des hiérarchies sexuelles. S'il n'y avait pas de hiérarchies, ces discriminations tomberaient à l'eau. »

Reste que, comme on peut le constater dans notre reportage, la virulence des réactions aurait plutôt tendance à augmenter au fil des ans. Un phénomène explicable pour Sébastien Chauvin, qui voit dans cette violence antigay une défaite : celle de l'« ancien bon sens », qui tenait l'homosexuel, dans le meilleur des cas, comme un malade (c'était le cas de l'Organisation mondiale de la santé jusqu'en 1992) et dans le pire comme une sorte de dégénéré. On l'a dit, sous nos latitudes du moins, un « nouveau bon sens » démocratique est apparu, qui, en gros, tend à considérer que la nature des relations entre adultes consentants ne regarde que les protagonistes eux-mêmes et que les individus

vraiment dangereux sont plutôt les inquisiteurs de toutes chapes. « Certains continuent à formuler des choses qui, dans l'ancien bon sens, allaient de soi, conclut Sébastien Chauvin. Et puis tout à coup, comme on n'est plus dans cet ancien bon sens, il faut les formuler dans des termes antidémocratiques et qui finalement ne sont pas acceptables... Je comprends donc qu'ils soient excédés. » ■

Propos recueillis par WILLIAM BOURTON

(1) E. Fassin, *L'inversion de la question homosexuelle*, Paris, Ed. Amsterdam, 2005.

(2) S. Chauvin, *Sociologie de l'homosexualité*, La Différence, 2013.



Eric Fassin, professeur à l'université Paris VIII. © D.R.